

CAMILLE VALLIÈRES

Souvenirs
mensongers

LA SAGA KILMOREY

 Libre
Expression

CAMILLE VALLIÈRES

Souvenirs
mensongers

LA SAGA KILMOREY

Prologue

Quelque part sur la route de Liverpool, Angleterre, 1805

Assise sur la banquette contraire à la marche, Judith fixait le paysage défilant à l'extérieur de la vieille berline de location, en espérant que la vue de la campagne viendrait calmer ses nausées. Elle avait toujours détesté les longs déplacements en voiture, et celui-ci était le pire de tous. L'odeur de poussière, d'humidité et de fumier qui envahissait l'habitacle ne l'aidait en rien à contrôler son estomac.

Ramenant son regard violet vers l'intérieur, la jeune femme risqua un coup d'œil à l'homme en face d'elle. Installé dans le coin opposé au sien, il était penché sur un livre relié en cuir brun que les années avaient considérablement défraîchi. Ses vêtements noirs se confondaient au siège de la voiture et dissimulaient ainsi sa haute stature. Ses cheveux châtain, retenus par un catogan, adoucissaient quelque peu l'allure imposante de cet homme au visage sévère. Il semblait concentré sur sa lecture, mais elle savait qu'il n'en était rien. Il était tout aussi agité qu'elle, mais il ne le laissait pas paraître. Le révérend Kane ne laissait jamais la moindre émotion percer sa carapace.

— J'aurais besoin de faire une halte, s'il vous plaît, père, annonça Judith d'une voix mal assurée.

— Nous sommes presque arrivés, répondit le révérend d'un ton autoritaire.

— Je suis désolée de devoir insister, mais je ne...

Judith interrompit subitement sa phrase en portant la main gauche à sa bouche et la droite à son ventre. Elle serra les dents aussi fort qu'elle le put afin de ne pas répandre son déjeuner sur les bottes de son père. Le révérend leva les yeux de sa bible et émit un sifflement agacé en jetant un regard irrité à sa fille. Sans un seul mot et sans la quitter des yeux, il prit sa canne et tapa deux coups sur le toit de la voiture. Le bruit des sabots des chevaux diminua et la voiture s'arrêta enfin. Mais l'absence soudaine de mouvement fit tourner la tête de Judith. Sans attendre le cocher, elle saisit la poignée et ouvrit la portière en avalant une grande bouffée d'air. Elle sauta à terre et soulagea son corps dans le bas-côté.

Elle se redressa péniblement en essuyant sa bouche avec son mouchoir. Elle regarda au loin et aperçut les nuages de fumée de la ville de Liverpool. La mer d'Irlande se dressait au-delà du port, et son destin aussi. Plusieurs bateaux s'entassaient sur les eaux calmes, et ce décor, qui l'aurait autrefois fait rêver d'aventures, plongeait maintenant son cœur dans les regrets et le désespoir. Elle se retourna vivement et observa les collines derrière elle. Sa main se crispa sur son mouchoir et elle fut tentée de courir le plus loin possible. Comme si cela pouvait lui permettre de se cacher et d'effacer le passé.

— Judith ! l'appela son père d'une voix tranchante.

— Une minute, répondit-elle.

Elle prit une grande inspiration et adressa une prière muette au ciel en souhaitant que le futur ne soit pas aussi sombre qu'il le lui paraissait. Elle se dirigea vers la voiture

et remonta à l'intérieur sans un mot. Elle se réinstalla à sa place et soupira lorsque les chevaux se remirent en route. Elle voulut s'essuyer le front avec son mouchoir, mais elle se rappela qu'elle venait de l'utiliser pour se nettoyer la bouche. Elle regarda le fin carré de tissu, orné d'un simple J violet, et son cœur se serra. C'était sa sœur Nora qui l'avait brodé pour elle. Sa sœur, qu'elle ne reverrait sans doute jamais.

Elle contempla le mouchoir jusqu'à ce que ses larmes lui brouillent complètement la vue. Elle était dévastée de quitter sa sœur ; son unique rayon de soleil dans la maison austère et froide du révérend Kane et de sa femme. Mais le cœur de Judith était aussi rempli de colère envers celle qui l'avait trahie. Pourquoi sa petite sœur, celle qu'elle adorait et qu'elle avait toujours protégée, avait-elle révélé son secret à leur mère ?

Judith ferma les yeux et revit le visage larmoyant de Nora lorsqu'elle s'était jetée dans ses bras avant son départ. La petite n'avait pas mesuré les répercussions de sa trahison. Elle n'avait que treize ans. Comment pouvait-on en vouloir à une enfant de treize ans ? La culpabilité s'empara de Judith, car elle était la seule responsable de ses actes. Elle n'aurait jamais dû se confier à sa sœur et faire peser le poids de ses secrets sur celle qu'elle aimait plus que tout.

Un sourire mélancolique étira ses lèvres alors qu'elle pensa à la lettre qu'elle avait écrite en toute hâte et qu'elle avait remise à Nora. À l'heure qu'il était, sa mère devait sans doute en être informée, et la lettre devait être réduite en cendres. Au moins, en Irlande, elle pourrait en écrire une autre et s'expliquer.

— Nous approchons des docks, déclara le révérend en fermant sa bible d'un mouvement sec. Ton navire

appareillera dans trois heures. En attendant, tu resteras dans ta cabine.

— Quoi ? Vous ne venez pas avec moi ? s'enquit Judith d'une voix plus aiguë qu'à la normale.

— Non.

Le silence qui suivit la réponse de son père était lourd de signification. Judith savait qu'une telle réserve annonçait un monologue moralisateur. Le regard de répugnance que le révérend promena sur elle la fit frémir.

— Je ne t'ai pas accompagnée jusqu'ici pour te tenir compagnie, Judith, commença-t-il en la fixant de ses yeux perçants. Si j'ai fait tout ce chemin, c'est pour être certain que tu quitteras l'Angleterre à bord du bateau en direction de Dublin. Mme Reilly t'attendra à ton arrivée, alors n'envisage pas de prendre un bateau pour revenir. Tu as fait des choix qui t'ont menée jusqu'ici. Et ces choix, jamais nous ne pourrons les accepter.

— Et le pardon, qu'en faites-vous, révérend ? demandait-elle en ravalant ses larmes.

— Comment oses-tu ? répliqua son père.

— Je suis votre fille, répondit-elle d'une voix douce. Votre chair et votre sang. Et je n'ai que dix-huit ans. Et pourtant, vous, un homme de Dieu, vous me refusez votre pardon et me livrez à un avenir incertain.

— Certaines choses sont trop difficiles à pardonner pour les hommes. Seul le Créateur peut maintenant te sauver.

— Il fut un temps où je croyais vos belles paroles et où vos sermons avaient de l'importance pour moi, rétorqua-t-elle en redressant le menton et en essuyant ses larmes d'une main tremblante. Mais maintenant, je comprends que tout cela n'est vrai que lorsque cela vous sert.

La gifle du révérend atteignit Judith directement sur la joue gauche, et la force de l'impact fit tourner la tête de la jeune femme. Elle sentit la chaleur du contact s'infiltrer en elle et elle frissonna de dégoût. Non pas envers elle-même, mais plutôt envers cet homme qu'elle avait idolâtré étant enfant et qui n'était au fond qu'un orgueilleux comme tant d'autres.

— Comment peux-tu blasphémer ainsi ? s'emporta-t-il. Tu vas sortir de cette voiture immédiatement et lorsque tu seras sur ce navire, Mlle Judith Kane n'existera plus.

Judith cligna des yeux, hébétée, et ouvrit la portière. Elle lissa ses jupes, ajusta sa cape et se retourna une dernière fois vers celui qu'elle appelait père.

— Mon seul regret est de laisser Nora entre vos mains.

— Ne t'inquiète pas pour Nora. Elle n'a plus de sœur.



Le Gloucestershire

Londres, Angleterre, 1809

Thomas entra dans le cabinet de travail de son père, Richard Oak, cinquième comte de Kilmorey, et le trouva assis derrière son bureau, l'air sombre comme à son habitude. Thomas s'avança d'un pas assuré et s'arrêta à une distance raisonnable du trône paternel en plaçant ses mains derrière son dos, sa posture bien rigide. Son père aimait les protocoles. Thomas les exérait. Son père adorait la ville et ses mondanités. Thomas préférait la chasse et la campagne. Son père avait les cheveux châains striés de mèches grises. Thomas avait les cheveux noirs bouclés. Leur seul point commun était leur regard vert très pâle. Regard qui, selon plusieurs témoins et victimes, avait le pouvoir d'intimider les gens. Toutefois, contrairement à son père, Thomas n'utilisait pas encore cet avantage. Ce fut donc sans surprise qu'il croisa les yeux calculateurs du comte lorsque celui-ci les leva de ses papiers pour les poser sur son héritier.

— Thomas, dit le comte d'un ton bourru en désignant la chaise qui lui faisait face.

— Père, répondit Thomas en inclinant respectueusement la tête avant de prendre place.

— J'ai besoin que tu fasses un voyage, poursuivit le comte.

— Dans quel but ? s'enquit Thomas.

— Ton oncle, lord Hartfield, a fait plusieurs améliorations dans son domaine, et ses récoltes ont plus que doublé. Il t'invite à aller voir le travail accompli pour que nous implantions les mêmes méthodes à Oak's Ridge Manor.

— Vous voulez que je me rende dans le Gloucestershire pour discuter d'agriculture ? demanda Thomas d'un ton perplexe.

— C'est exact, confirma son père en hochant la tête.

— Pourquoi ne pas envoyer l'un de vos avoués ? le questionna Thomas, qui trouvait la requête étrange.

L'espace d'un court instant, Thomas vit le regard de son père fuir le sien. Ce fut très furtif, même presque trop rapide pour être décelé. Mais c'était inhabituel. Le comte avait la réputation d'être très direct, et jamais ses yeux perçants ne cédaient.

— C'est toi qui iras, déclara le comte d'un ton n'admettant aucune réplique. À vingt-neuf ans, il est plus que temps que tu prennes ton devoir d'héritier au sérieux.

Thomas cligna des paupières à deux reprises tant la réponse de son père le surprit. Cela faisait plusieurs années qu'il lui proposait de l'aider à gérer les affaires de leurs propriétés. En tant que fils aîné et héritier du comté, il lui était nécessaire de se familiariser avec son futur rôle, mais son père avait cavalièrement refusé chaque fois. Jusqu'à aujourd'hui. Pourquoi ce changement soudain ?

— Je ne demande pas mieux, monsieur, répondit Thomas, sachant pertinemment qu'il valait toujours mieux flatter l'égo du comte avant de l'interroger. Dois-je comprendre que vous avez l'intention de m'octroyer des responsabilités concernant la gestion de vos domaines ?

— Nous verrons cela, rétorqua le comte en pianotant sur son bureau. Commence par te rendre chez ton oncle et apprends ce que tu peux pour augmenter nos revenus.

— Bien.

Le comte ouvrit la bouche, comme s'il allait ajouter quelque chose, mais la referma aussitôt. Il fit un signe de tête à son fils pour lui indiquer que leur entretien était terminé, et celui-ci quitta la pièce d'un pas assuré, comme toujours. Décidément, l'attitude de son père était étrange. Toutefois, quelle que soit la manière qu'il emploierait pour obtenir des réponses au comportement anormal du comte, ce dernier ne dévoilerait rien s'il en avait décidé ainsi. Son père était inflexible. Cela avait toujours été, et Thomas en avait payé le prix plus d'une fois lorsqu'il était jeune.

Quand les jumeaux, Millie et Owen, étaient nés, Thomas avait déclaré haut et fort qu'il ne se marierait jamais puisqu'il avait désormais un frère qui serait son héritier. Il avait à cette époque une aversion pour le genre féminin en général. Il trouvait donc plus logique de faire de son frère son successeur. Son père n'avait pas trouvé cela logique, ni même amusant. Après l'avoir sermonné sur les responsabilités qui incombent à un héritier, le comte lui avait fait apprendre par cœur tous les noms de famille des pairs du royaume ayant une fille ainsi que le nom de leur résidence principale. Il avait alors huit ans.

Un peu plus tard, Thomas avait développé un certain intérêt pour la foi. Quand il s'était confié à ce sujet à son précepteur, celui-ci l'avait d'abord encouragé à approfondir ses croyances et sa piété. Toutefois, lorsque Thomas avait osé envisager la possibilité de devenir lui-même révérend, son précepteur avait été congédié, et son père lui avait à nouveau servi un monologue sur les devoirs d'un héritier.

Ses parents avaient même prétendu qu'il était souffrant afin qu'il ne se présente pas à l'église pendant un mois.

Et finalement, il y avait eu son histoire d'amour insensée avec la fille d'un révérend. Ses parents avaient été scandalisés par cette mésalliance et son père était entré dans une colère noire. Il était impensable que le nom des Kilmorey soit sali de cette manière. Ce fut la première, et l'unique, fois de sa vie où Thomas tint tête à son père. Peu importaient les conséquences, il était prêt à tout sacrifier. Toutefois, la jeune fille en question ne l'entendait pas de la même manière. Elle s'était enfuie loin de lui, tout simplement. Et Thomas avait définitivement cessé de prétendre à un autre destin que celui du vicomte Wingate, fils aîné et héritier du comte de Kilmorey.

— Oncle Thomas ! s'écria un garçon aux cheveux noirs, en fonçant droit sur lui et en le tirant de ses souvenirs douloureux.

— Monsieur le marquis, répondit Thomas en lui faisant un clin d'œil après l'avoir serré contre lui.

— Est-ce que nous pouvons aller faire une promenade à cheval, oncle Thomas ? demanda le petit, les yeux brillants d'espoir.

— Johnny ! le réprimanda une femme aux cheveux couleur de blé en s'arrêtant près d'eux.

— Bonjour, ma sœur ! lança Thomas en lui souriant chaleureusement.

Sa sœur Harriet, de trois ans sa cadette, avait épousé le marquis de Grantsborrow huit ans plus tôt. De leur union était né le petit John, maintenant lui-même marquis de Grantsborrow puisque son père était décédé. Bien qu'il eût hérité des cheveux noirs de son géniteur, c'était la seule chose que le garçon de quatre ans avait en commun avec

cet homme austère et froid. À l'inverse de son défunt père, John était espiègle, curieux et heureux.

— Cela me ferait grand plaisir, Johnny, mais je crains de devoir retourner chez moi afin de préparer mon départ, déclara Thomas en faisant la moue.

— Tu t'en vas ? demanda Harriet en fronçant les sourcils.

— J'en ai peur. Père a décidé de m'envoyer à Hartfield Park pour discuter d'agriculture avec notre oncle et son intendant.

— C'est une plaisanterie ? s'enquit Harriet en souriant.

— Pas du tout. Et sache, ma chère sœur, que je suis tout aussi étonné que toi par cette requête.

— Et père ne t'a fourni aucune explication ? insista-t-elle.

— Aucune. Tu sais comme moi que le comte ne justifie pas ses décisions, répondit Thomas d'un air entendu.

— En effet...

Harriet laissa sa phrase en suspens et se retourna vers son fils, qui attendait la fin de leur échange avec impatience. John sourit à sa mère et elle lui rendit son sourire avant de surprendre son frère.

— Eh bien, dit-elle en faisant un clin d'œil à son fils, nous découvrirons bien assez tôt ce qui se cache derrière ce voyage.

— Nous ? répéta Thomas comme s'il avait mal entendu.

— Johnny et moi allons t'accompagner dans le Gloucestershire. Il ne se passe rien d'intéressant ces temps-ci. Nous accueillerons volontiers un petit divertissement. De plus, quelles que soient les intentions de notre père, nous ne serons pas trop de deux pour y faire face.

— C'est ton inquiétude concernant la situation ou ta curiosité qui te pousse à prendre une décision aussi impulsive ? s'enquit Thomas en levant un sourcil sceptique.

— Je suis blessée que tu me poses une telle question, mon frère. Tu sais pourtant que, même si tu es l'aîné, c'est moi qui ai toujours veillé sur vous tous.

— Je le sais très bien, déclara Thomas en perdant son sourire.

— Oh, Thomas, dit Harriet en déposant sa main sur son bras, je ne voulais pas... je... Je suis désolée.

— Je vous revois demain.

— Thomas... commença Harriet.

— Ce n'est rien, la coupa-t-il. À demain, Johnny.

Comme chaque fois qu'on lui rappelait son enfance, Thomas se referma sur lui-même et se renfrogna. Il n'aimait pas repenser à ces années de solitude pendant lesquelles on l'avait placé dans une cage dorée, à l'écart de son frère et de ses sœurs. Il était l'héritier ! Et cela venait avec des obligations. Des obligations que personne d'autre ne partagerait et que personne d'autre ne comprendrait. C'était du moins ce qu'on lui avait sans cesse répété pour justifier son éducation stricte et son isolement.

Il n'avait jamais pu flâner près du lac avec Harriet, Owen et Millie. Il n'avait jamais pu participer à leurs balades en forêt. Il n'était jamais allé faire des emplettes avec eux au village. Il ne pouvait même pas prendre le thé en leur compagnie, sauf si leur mère était présente. Et lorsque c'était le cas, l'ambiance était aussi morose que quand il était seul dans sa salle d'étude ou dans sa chambre. La comtesse profitait de l'heure du thé pour passer en revue les progrès de ses enfants. Malheureusement pour eux, ou pour elle, tout compte fait, ils n'étaient jamais assez ou toujours trop. Thomas n'était pas assez confiant, Harriet était trop réservée, Owen n'était pas assez sérieux et Millie était trop agitée.

Tout comme son mari, la comtesse exigeait la perfection. Elle avait toujours un reproche à faire et rarement un mot d'encouragement. Lorsqu'elle était dans les parages, Thomas essayait de l'impressionner en tenant son rôle d'héritier avec rigueur. Il avait parfois espéré que, de cette manière, elle lui autoriserait plus de distractions. Hélas ! cela n'avait jamais été le cas. Son père, quant à lui, passait le plus clair de son temps dans son bureau, au Parlement ou à son club. Il adressait rarement la parole à Thomas, et encore moins à ses autres enfants.

Au-delà du comportement de ses parents et de l'enfance horriblement triste qu'ils lui avaient fait endurer, Thomas avait surtout souffert de l'éloignement que cela avait créé avec son frère et ses sœurs. Il en avait toujours été conscient, mais lorsque Millie, sa jeune sœur de huit ans sa cadette, avait eu des problèmes l'année précédente et qu'elle n'était pas venue le trouver de peur de le voir réagir comme leur père, il avait été terriblement blessé. Il avait été choqué de constater qu'elle ne lui faisait pas confiance, mais une plus grande douleur avait suivi quand il avait appris que Millie avait cru qu'il ne penserait qu'à l'honneur de la famille.

Il ne pouvait pas lui en vouloir. À cause du comte et de la comtesse, Millie ne voyait en lui que le visage de l'héritier. Elle ne le connaissait pas. Et lui non plus ; pas vraiment. Maintenant qu'elle était mariée, ils essayaient de rattraper le temps perdu à l'extérieur de Kilmorey House, mais cela ne pouvait pas ramener les années perdues.

Toute cette histoire avec Millie avait remué de douloureux souvenirs pour Thomas. Bien que sa relation fût meilleure avec Harriet et Owen, il savait qu'ils ne le connaissaient pas tellement mieux. En fait, personne n'avait accès à l'homme derrière le personnage de l'héritier. Thomas se

disait parfois qu'il ignorait lui-même qui il était. L'habitude de faire ce que l'on attendait de lui sans se poser de questions était ancrée si profondément en lui qu'il doutait de ses propres envies.

Après avoir rédigé une note à l'intention de son valet concernant son voyage, Thomas se dirigea vers la bibliothèque. Il franchit la porte d'un pas hésitant et posa son regard sur les rayonnages. Les hautes étagères en bois massif surplombaient les deux côtés de la pièce, mais les fenêtres qui couvraient l'entièreté du mur du fond laissaient pénétrer la lumière naturelle qui venait caresser les reliures colorées. Le soleil de cette fin d'après-midi semblait faire briller la poussière tout autour de lui.

C'était le troisième comte de Kilmorey qui avait fait aménager cette pièce en bibliothèque. Sa femme adorait la lecture, alors il lui avait créé un environnement lumineux et invitant, où elle passait des heures à lire près de l'immense cheminée. Le comte avait fait remplir les rayonnages des ouvrages les plus variés afin que la comtesse ne manque jamais de livres intéressants, captivants ou enrichissants. Même si le mobilier avait été changé ainsi que les tentures, il y avait quelque chose d'indubitablement féminin dans cette pièce qui émouvait Thomas. Une certaine sérénité se dégageait de cet endroit qu'il avait tant aimé autrefois.

Il passa devant la cheminée et chercha un livre sur l'étagère la plus basse. Il saisit le *Traité des plus petits batraciens* et se redressa. Il caressa la reliure bleu nuit et effleura les lettres dorées qui formaient le titre. Il suspendit son geste, retint son souffle et se repencha brusquement pour remettre l'ouvrage à sa place. Son geste maladroit le fit tomber sur le sol. Celui-ci s'ouvrit à une page où une lettre avait été soigneusement cachée six ans plus tôt.

Thomas fixa le papier jauni et ne bougea plus. Il n'y avait aucun bruit dans la pièce, mais il avait pourtant l'impression d'entendre les percussions d'un tambour tout près de lui. Les battements de son cœur accéléraient. Enfin, ce n'était qu'une lettre ! Et il en connaissait le contenu par cœur, car elle lui était adressée. C'était d'ailleurs lui-même qui l'avait cachée à cet endroit. En fait, il était venu dans la bibliothèque uniquement pour la récupérer, mais les souvenirs qui l'assaillaient le perturbaient plus qu'il ne l'avait prévu.

Il se replongea dans ses souvenirs et il la revit. Elle. Son amour. Celle qui avait écrit cette lettre de sa main délicate. Celle qui avait pleuré en rédigeant cette dernière missive. Celle qui lui avait fait tant aimer la lecture. Celle qui lui avait permis de ne plus être l'héritier pendant quelques instants. La seule personne à avoir jamais connu le vrai Thomas. Judith.

Le pouls de Thomas s'accéléra encore alors qu'il se pencha pour ramasser le livre et la lettre. Il déploya délicatement le papier sans remarquer que ses doigts tremblaient. Bien malgré lui, il se mit à relire les mots de Judith.

Mon cher Thomas,

Je souffre déjà de votre absence et, bien que je sache que vous partez pour mieux me revenir, je ne peux m'empêcher d'appréhender cette séparation. Je vous sais gré de tous vos efforts, mais je crains que le monde dans lequel vous vivez et celui duquel je suis issue ne soient trop différents pour être réunis. Je chérirai toujours ces moments passés en votre compagnie, quoi que le destin ait prévu pour nous, et je m'en remets à la grâce divine pour protéger l'amour

que je vous porte. Il n'y a rien de plus pur et de plus véridique que cette foi que j'ai en vous et en notre amour. Promettez-moi toutefois de ne pas braver l'indomptable si d'aventure l'issue n'était pas favorable. Je ne saurais tolérer de vous savoir rejeté et malheureux par ma faute.

Je protégerai et chérirai toujours ce lien précieux qui nous unit,

À jamais vôtre,

Judith

Thomas ferma les paupières le temps de revoir le visage de celle qu'il avait aimée autrefois. Son teint était pâle, mais légèrement hâlé par toutes ses promenades à travers les champs, et de toutes petites taches de rousseur couvraient le haut de ses pommettes. Sa magnifique chevelure châtaine lui tombait presque à la taille lorsqu'elle retirait ses épingles devant lui. Ses lèvres roses étaient faites pour être embrassées, mais aussi pour exprimer avec passion ce qu'elle avait aimé ou non de sa dernière lecture. Le grain de beauté sur sa joue gauche lui donnait une touche exotique qui accentuait son magnétisme. Et finalement, ses incroyables yeux violets qui étaient d'une brillance incomparable lorsqu'ils se posaient sur lui. Même quand elle affichait un air sérieux, Thomas voyait la lueur malicieuse tout au fond de son regard. Judith aimait rire. Et il aimait rire avec elle. Autrefois.

Thomas chiffonna la lettre et se recula pour faire face à la cheminée. Pendant un instant, il envisagea de jeter le papier au feu afin d'être soulagé de la douleur qu'engendraient ses souvenirs amers. Mais il était trop raisonnable pour penser que cela aurait le pouvoir de l'apaiser. Il replia

la feuille, la rangea dans la poche de sa veste et remit le livre à sa place.

Retourner à Hartfield Park après toutes ces années le mettait mal à l'aise. Son cousin Jared étant décédé cinq ans plus tôt, Thomas n'avait plus eu de raison d'aller passer ses étés là-bas. Tous les bons souvenirs qu'il avait de cet endroit étaient liés à Jared ou à Judith. Maintenant, ces deux prénoms étaient synonymes de souffrances. C'était d'ailleurs Jared qui lui avait présenté la fille aînée du révérend Kane. Il ne se rappelait pas parfaitement leur première rencontre, mais il n'oublierait jamais la dernière.

Judith lui avait envoyé un message pour lui demander de la rejoindre près de l'étendue d'eau où ils s'étaient si souvent promenés, baignés ou tout simplement prélassés. Toutefois, les mots que contenait la missive n'étaient pas aussi élégants que d'habitude. La main de Judith semblait avoir tremblé en les écrivant. Tout de suite alerté par le pli, Thomas avait quitté la maison de son oncle pour retrouver la femme qu'il aimait.

Elle l'attendait près de l'étang, dans une robe modeste de cotonnade blanche, et ses cheveux étaient retenus par un seul ruban. Elle était magnifique dans toute sa simplicité et son authenticité. Avec Judith, il n'y avait aucun artifice, et c'était cela que Thomas aimait par-dessus tout chez elle. Elle était à l'opposé de toutes les jeunes filles qu'il avait rencontrées. Elle ne cherchait pas à séduire et elle ne tentait pas d'être quelqu'un d'autre. Elle était elle-même, tout bonnement.

Thomas l'avait rejointe et il s'était aperçu immédiatement qu'elle avait pleuré. Ses yeux gonflés et son nez rougi trahissaient le sourire encourageant qu'elle lui adressait.

Il avait vu juste en lisant son message. Quelque chose n'allait pas.

— Judith, avait-il dit en lui prenant les mains, vous avez pleuré.

— Je crains que ce soit la dernière fois que nous nous voyons, avait-elle expliqué.

— Vous savez bien que non, l'avait-il contredite en lui pressant les mains. Pourquoi dites-vous cela ?

— Je ne suis pas celle qu'il vous faut. Je ne serai jamais celle qu'il vous faut.

— C'est faux ! Vous êtes exactement celle qu'il me faut, mon amour.

— S'il vous plaît, ne prononcez pas des mots qui ont le pouvoir de me faire tant de mal, avait-elle supplié.

— Je ne comprends pas...

Thomas avait sondé le regard de sa bien-aimée et essayé de voir au-delà de son chagrin. Il n'y avait aucune trace de joie ni de passion. L'étincelle qui brillait en elle normalement semblait complètement éteinte. Il avait froncé les sourcils et elle avait détourné les yeux, comme si elle ne pouvait pas supporter l'inquiétude assombrissant les siens.

— Judith, expliquez-vous ou je vais devenir fou. Je ne comprends rien.

— Je... nous... Oh, Thomas !

Des larmes avaient roulé sur les joues de la jeune femme, et Thomas s'était empressé de les sécher avec ses pouces. Il avait encadré le visage de Judith et posé son front contre le sien.

— Peu importe ce qui vous tourmente, mon amour, nous y ferons face ensemble, avait déclaré Thomas. Je serai toujours là pour vous. Vous le savez.

Judith avait tremblé sous ses mains et un sanglot déchirant avait traversé ses lèvres. Thomas avait enroulé ses bras autour de ses épaules et elle s'était laissée aller contre lui tout naturellement. Il avait humé son parfum de fleurs des champs et lui avait caressé les cheveux pendant que ses pleurs diminuaient. Lorsqu'elle avait paru remise de ses émotions et qu'il l'avait sentie remuer dans son étreinte, Thomas s'était écarté légèrement pour lui faire face.

— Maintenant, dites-moi ce qui vous met dans un tel état et pourquoi vous semblez vouloir me faire vos adieux.

— Nous ne pouvons plus nous voir, avait-elle lâché d'une voix étranglée. Mon père est au courant.

— Je vois, avait dit Thomas en pinçant les lèvres. Ce n'est certes pas l'idéal, mais il ne s'en offusquera plus lorsqu'il saura que mes intentions sont tout à fait louables.

— Je lui ai annoncé que vous m'aviez fait votre demande, mais cela ne l'a pas fait changer d'avis.

— J'irai moi-même lui parler alors, avait déclaré Thomas en revenant sur ses pas pour se diriger vers le presbytère.

— Non ! s'était écriée Judith en lui attrapant le bras. S'il apprend que j'étais avec vous, il sera furieux. Il a menacé de m'éloigner si je continue à vous voir.

— C'est absurde, enfin ! s'était exclamé Thomas en secouant la tête. Je serai le prochain comte de Kilmorey. Je suis un parti plus que convenable pour sa fille !

— C'est justement cela, le problème.

— Comment cela ?

— Il s'est entretenu avec votre oncle et celui-ci lui a confirmé que votre père n'autoriserait jamais notre mariage.

— Comment ? avait demandé Thomas, abasourdi. Mais pourquoi ?

— Peu importe, s'était résignée Judith en haussant les épaules. Ne voyez-vous pas qu'ils sont tous contre nous ?

— Je n'ai pas besoin de la permission de mon père pour me marier ! Je partirai dès demain pour obtenir l'approbation du comte, et s'il me la refuse, nous irons en Écosse. Là-bas, nous pourrons nous unir rapidement.

— Vous ne pouvez pas renier votre famille et votre héritage, Thomas.

— Ne comprenez-vous pas, Judith ? Il n'y a que vous qui comptez désormais. Je n'ai pas besoin de mon titre si je vous ai.

— Oh, Thomas, avait murmuré Judith, vous dites cela aujourd'hui et je vous crois sincère, mais un jour vous le regretterez.

— Jamais ! s'était-il entêté d'une voix forte. Je n'ai jamais voulu être l'héritier, je vous l'ai déjà dit. Je vous veux, vous !

Thomas avait approché son visage de celui de Judith et l'avait embrassée avec passion. Il avait pressé ses lèvres contre les siennes et attendu qu'elle réponde à son baiser. Ce qu'elle avait fait en entrouvrant les lèvres pour accueillir sa délicieuse intrusion. Elle avait caressé sa langue avec la sienne comme il le lui avait appris et il avait pu se perdre en elle l'espace d'un instant où tous leurs problèmes semblèrent avoir disparu. L'illusion avait cependant été de courte durée, car le baiser mêlé de larmes de Judith avait laissé un goût amer dans la bouche de Thomas. Son estomac s'était noué et il avait reculé.

— Je vous aime, Judith, avait-il dit en caressant une mèche de cheveux châtain qui encadrait son visage. Je n'ai jamais espéré être amoureux, et pourtant, l'amour a désormais pris toute la place dans ma vie. Je ne permettrai à personne de me le retirer.

— Oh, Thomas, avait geint Judith. Je vous aime aussi.

Thomas l'avait embrassée une dernière fois en imprégnant tout son corps de cette sensation de plénitude qu'elle seule pouvait lui procurer. Il avait pris congé et était retourné au manoir de son oncle pour préparer ses bagages. Le lendemain matin, il reprenait la route de Londres pour affronter son père au sujet de son mariage. Et bien que ses intentions fussent claires et sa volonté, inébranlable, le destin s'était interposé et cela avait été la dernière fois qu'il avait vu l'amour de sa vie.

Quelques jours après son arrivée chez lui, une lettre de Judith lui était parvenue. Celle qu'il avait cachée dans le *Traité des plus petits batraciens*. Face à l'obstination de son père et au soutien inexistant de sa mère, Thomas avait préparé leur périple en Écosse. Lorsqu'il s'était arrêté dans une auberge non loin de la maison de son oncle, son cousin Jared était venu le rejoindre comme convenu. Puisqu'il était devenu trop risqué d'écrire directement à Judith, Thomas avait demandé l'aide de son cousin pour l'informer de ses plans. Jared devait lui apporter la réponse de Judith, mais les nouvelles n'avaient pas été celles que Thomas attendait avec impatience.

— Elle est partie, avait annoncé Jared d'un air navré. Elle a quitté l'Angleterre.





Lorsqu'il revoit son amour de jeunesse, Thomas Kilmorey a l'impression de remonter le temps : la même chevelure châtain et les mêmes yeux violets qui le dévisagent dans la même forêt. Pourtant, six années se sont écoulées depuis que Judith a quitté l'Angleterre sans aucune explication alors qu'il était prêt à renier son titre et sa fortune pour être avec elle.

Thomas est d'abord secoué par cette rencontre inattendue, puis sa colère explose quand la pire des trahisons est révélée. Obnubilé par la souffrance et la haine, se venger devient alors son unique dessein.

Pourtant, Thomas s'aperçoit que les sentiments qu'il croyait avoir enfouis à tout jamais sont toujours présents. Laissera-t-il la rancœur déterminer son avenir ou arrivera-t-il à faire confiance à nouveau ?



Enseignante d'histoire, Camille Vallières est fascinée par les différentes époques qui nous ont précédés. Jumelé à son goût de la lecture et des histoires d'amour, cet intérêt s'est transformé en passion pour les romances historiques. Elle signe avec *La Saga Kilmorey – Souvenirs mensongers* son deuxième roman.

